

# Le déviant



**Souleymane Moro Sidibé**

# **Le déviant**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2022  
ISBN : 978-2-312-12229-8

Aussitôt précipité dans la vie, l'être humain chute dans la gueule du Moulin Moule. Cette vieille entreprise de DRP (déconstruction et reconstruction publiques) entame sa mission de modelage. Des armadas de machines entrent en action : concassage, tamisage, mouillage, pétrissage, moulage, montage... se relayent. À l'issue d'un long processus de fabrication, jaillissent de l'estomac de ces monstres, des répliques et des clones !

Ce mode de production sied à l'objet, pas à l'homme. La sérigraphie emprisonne l'intelligence humaine : l'individualité devient une honte. Et elle se noie dans la foule.

L'Homme est avorté !

Hier soir encore, une nuit blanche ! Ma peau ! Ma peau brûle ! Je souffre par l'organe couvrant tout mon être. Mes ongles, grattoirs sauvages enragés, obstinés, lacèrent l'enveloppe corporelle déjà calcinée. Et l'abri de mes entrailles, de mon cœur, de mon esprit... s'embrase ! Quand le contenant s'enflamme, quel sort est-il réservé au contenu ?

Je suis affligé d'une maladie chronique. Vingt ans de souffrance atroce ininterrompue, causée par une dermatose opiniâtre, m'ont estampillé : « douleur ! » Ce supplice infligé à mon destin, comme par un maître menuisier polisseur, méthodique, acharné, m'a raboté puis cloué dans les ténèbres d'un cercueil de colère noire !

J'écris ces lignes avec des doigts criminels, bien repus de mon propre sang ! Tout mon être est devenu aussi cruel que mes ongles. En dépit de ces maux « fatals », je suis transporté par le désir ardent et

irrésistible d'écrire sous l'empire de mon mal de peau, sur mon mal de vivre, transformé en mal-être. L'écriture, cette aspiration grisante me pousse paradoxalement à m'accrocher encore plus à la vie devenue un calvaire pour mon entourage et ma personne. Ainsi je vis !

Le vieux mécanicien me disait : « L'intelligence n'est que la faculté d'affronter n'importe quelle condition critique afin de préserver sa propre vie. Cette puissante faculté naturelle, diverse, propre à chaque être, lui assure sa pérennité. Ainsi tout vivant déploie sa propre technique ingénieuse de survie. Chaque habileté particulière, relève du miracle ! Seule la Vie est intelligente. Ceux qui l'incarnent ne font que la défendre bec et ongles ! », concluait-il toujours.

« Va faire le test du VIH. Les dermatoses coriaces et interminables sont liées, dans la plupart des cas, au sida », suggéra l'entourage excédé.

La douleur extrême libère totalement l'esprit du patient. Elle le pare de hardiesse, puis, cultive en lui une tendance suicidaire, enfin, le jette dans la perversité absolue !

Verdict : « Séronégatif ».

Ce matin, il y a accalmie. Un vent frais me lèche avec ses longues langues douces. Le ciel, très nuageux, m'offre pêle-mêle des scènes successives et spectaculaires : la carte de l'Afrique amputée de son Madagascar, mais traversée de part en part par un harpon ; un enfant unijambiste tendant les deux mains jointes vers une énorme main ouverte ; des griffes acérées plantées dans le cou d'un animal à corne unique... Je fermai les yeux.

« Jeune homme, apprends maintenant à vivre avec cette maladie ! ». Sentence du médecin-colonel-dermatologue. Phrase poignant-tenailles d'un savant ! La science est nécessairement claire, ceci est son essence, sa vertu, sa puissance.

« Merci pour votre clarté ! », l'avais-je remercié.

Angoisse : (d'après le petit Larousse) : nf.

1°Anxiété oppressante pouvant entraîner des troubles physiques (palpitation cardiaque, gêne respiratoire, diarrhée etc.).

2°Pour l'existentialiste, expérience fondamentale à travers laquelle l'homme appréhende le sens de son existence dans le monde et face au néant.

Les deux angoisses m'habitent et m'habillent. Elles me jettent, durant des nuits entières, dans la gueule de noirs et profonds cauchemars.

Homme ? Démon ? Mécanique infernale ? Rouge, il avait la hauteur de deux baobabs, fixe et inflexible. Sa forme humaine exhibait une tête en béton, garnie d'une longue barbe fournie, en fils de fer barbelés. Ses yeux, portes de l'âme, ténébreux et sans expression, étaient insondables. Des câbles en acier accrochés aux flancs et à l'arrière, étaient tendus à se rompre par une foule touffue. Tirait-elle sur les longues cordes d'acier ? Était-elle enchaînée ? Femmes, hommes, enfants, vieux, vieillards, peinaient visiblement ! Le Colosse-Rouge ne bougeait guère. Soudain il ouvrit grandement la bouche comme pour s'exprimer. Aucun son ne sortit. Ses dents en flamme éclairaient sa langue de bois. Son cou en acier éclatant, contrastait avec ses bottes en argile rouge. Ces chaussures étaient cachées par une voile noire que les souffles du vent soulevaient de temps à autre. Un frêle curieux vieillard fixa intensément ces godasses comme pour s'assurer d'une découverte subite. Le Colosse-Rouge se plia aussitôt. Ses serres se saisirent de l'indiscret, le propulsèrent dans un grognement. Le vieil inquisiteur disparut ! Un terrible tremblement secoua la foule. Le Démon se redressa. Sa colonne vertébrale, alliage de fer et de bois (je l'ai su par le bruit), fit un grincement terrible de métal rouillé ! Foule, câbles, silence et moi-même vibrâmes ! J'entendis alors tel un bruit de moteur diesel (ce n'était sûrement pas un moteur, puisque je n'ai vu, nulle part, de fumée). « Vie ! », ou « Vue ! » (ai-je bien entendu ?), grommela-t-il.

L'Ultra force s'ébranla et marcha par à-coup. La foule stupéfaite, bouche bée, yeux hagards, était maintenant traînée et entraînée. La puissance ambulante l'embarquait !

La masse charriée, était résignée. Subitement, un jeune homme en blue-jean, lâcha prise en pointa un doigt accusateur vers la Mécanique infernale et hurla : « Salaud ! » Immédiatement il vit dans sa main, un poignard ! L'homme fit un jet éclair vers le Colosse-Rouge. L'intrépide se trouva clouer net au sol, l'arme blanche plantée entre les yeux ! Le papier qui jaillit de je ne sais où, prit feu ! La masse humaine l'écrasa ! Le prétentieux fut réduit en poussière !

Du coup, le monstre esquissa trois pas gymnastiques semblables à un pas de danse victorieux, puis il s'immobilisa net. Il éternua ? Un aveuglant éclair suivi d'une détonation déchirèrent le ciel et le silence. J'ai rugi en me réveillant ! Je me suis surpris à genoux, dans la position d'un priant !

Quelle mixtion détonant : Douleur infernale ! Verdict implacable du dermatologue ! Journées d'angoisse ! Nuits de cauchemar ! Ce cocktail douloureux hante mon quotidien, torture mon être, menace ma vie. Ma tête bouillonne, bourdonne sans arrêt. J'ai le sentiment aigu qu'une forte explosion est imminente en moi ! Je ne saurais supporter indéfiniment ce supplice. Pour désamorcer cet explosif afin de décompresser et me divertir de temps à autre, lecteur, j'aimerais te raconter, par épisode, une vieille histoire. Celle que mon grand-père, habitant de l'au-delà depuis, aimait souvent me raconter avec émotion et mimiques, dans un bamanankan parfait. Elle est intitulée Les Yeux. Ce récit qui a accompagné mon adolescence, a aussi nourri mes réflexions sur la vie. Lecteur, j'essayerais de te le faire partager en version française, bien entendu, donc à l'absence totale de l'humour sans pareil de mon aïeul.

« Arrêt sec, vrombissement furieux. Le tourbillon disparut comme il était apparu, dans la banlieue surpeuplée. Surgit de la poussière enfumée, tel un bébé dans la vie, un corps gisant !

Aussitôt une horde de badauds se hérissa autour de lui, pareille aux poils féroces d'un fauve furieux. Hommes et femmes, accompagnés d'un chapelet d'enfants se figèrent devant ce spectacle insolite. L'essaim opaque de railleries, jetait des crachats à terre : le corps était albinos ! Recroquevillé en fœtus, il avait la tête proprement rasée. Le large sourire des spectateurs exprimait la satisfaction discrète que certains hommes éprouvent aux spectacles de misère d'autrui. Ces misérables âmes étanchaient, eux aussi, leur soif de toute puissance.

Cette foule vêtue de superstition et de guenilles, rejetée par ce monde hypercomplexe, était parquée-là dans ce quartier-dépotoir. Ordures d'hommes, jadis fiers, tatoués maintenant par la vie, étaient écrasés sous des tas d'immondices, énergie, dignité et initiative sucées par ces monstres à tentacules immondes. Avec la misère noire, l'être humain perd l'essentiel : le langage ! Ces individus ne sont obnubilés que par une seule et unique idée : survivre en rats ! Ces survivants ont urgemment besoin d'agriculture que de culture.

Quelques instants, l'albinos se déplia et s'assit couvert de brouhaha : "Il n'est pas mort !" Fin de spectacle. La meute se dispersa, déçue. Chaque famille retourna dans les entrailles de son abri.

Resté seul dans l'indifférence totale, il tâtonna autour de lui. "Suis-je dans quel village ?", grommela-t-il. Il ne reçut aucune réponse.

Un paraplégique qui avait lui aussi savouré le spectacle, se laissa choir de son lit-palais. Il vint, rampant, contourna avec précaution l'albinos. Il constata sa cécité. Il se précipita sur un chiffon et essuya affectueusement le sang qui dégoulinait de la bouche et du nez. D'un geste brusque de chat, il écarta la main intrusive.

– Quel nom ? demanda le paraplégique.

– Suis-je dans quel village !?, insista l'albinos-aveugle.

– Ici est la grande ville. Pas de village. Viens ! Il le prit par son koussaba couleur ocre. L'albinos se laissa entraîner vers la couchette calée dans un coin de rue. L'expression "grande ville !", l'avait percé vif et avait éveillé en lui un sentiment jusqu'alors inconnu. Une peur panique-subite s'empara de tout son être.

– Qu'est-ce qu'une grande ville ? demanda-t-il, ahuri.

– Des villages, des villages, des villages, des villages etc., réunis en un seul et unique très grand village, plein de monde grouillant. L'albinos resta songeur. Qu'est-ce qui t'a mis dans ce piteux état ?

—N'avez-vous pas vu mon enfant ? demanda une femme pleureuse, tremblante, les yeux hagards.

– J'étais sur la route de Sindo... gémit-il. On m'a ramassé et jeté dans une sorte de charrette rapide et ronflante. On a rasé tous les poils de mon corps ! Il fondit en sanglots. Le paraplégique le regarda. Une lueur de pitié fila sur ses yeux et se transforma en deux grosses larmes perlées.

– Calme-toi. Ne crains rien, je suis avec toi. Quel nom ?

– Namima, bégaya-t-il.

– Moi, Lujura. Ils se turent. Celui-ci prit une pièce de cinquante francs, alla acheter deux beignets de mil. Il revint déposer un disque croustillant dans la main de Namima et mordit l'autre. Il regarda l'horizon doré. Des silhouettes déambulaient dans la fumée des tas d'ordure. Il se retourna brusquement vers l'albinos. Quel est le nom de votre village ? Celui-ci dormait déjà comme une souche, le beignet dans sa bouche ouverte.

Il lécha ses doigts et les essuya avec ses haillons, puis ramena son regard sur ce piteux amas de chair blanche ronflante... »

Je m'arrête là. Ma peau craquelle. Le sang souille mon papier.

Des boutons purulents surgissent comme des champignons de partout sur mon corps. Mes paumes sèchent davantage sous l'effet de la glycérine. Ma peau perd tous ses attributs naturels : sa grâce, son teint, ses poils... La descente aux enfers continue. La peur et l'angoisse s'enchaînent et m'enchaînent. Pire, ces émotions tentent de m'assujettir ! Mais mon esprit refuse cette dégradation ultime. Il veut comprendre l'absurde qui se joue de lui. Quoique minuscule devant ce géant implacable, il le toise d'un œil brillant de défi. En

moi jaillit une énorme ébullition indéfinissable. Alors il devient fou tranchant à double, mon esprit ! Il ne rebute plus la transgression. Il avance droit. Et il lacère. Il tranche. Il laboure. Tout !

Seul moment d'enthousiasme ! Je m'exalte et jouis !

Étant Africain des quartiers populaires, j'ai été élevé dans l'abrutissement de la superstition, unique remède pour contenir et contrôler la foule. Ainsi la société m'a prêché la soumission au sacré et sa vénération profonde pour m'aider à mieux supporter l'insupportable.

Mais mon père (simple mécanicien diéséliste) était subjugué par le moteur. « Va à l'école de ceux qui font parler et agir les métaux, décréta-t-il. Cette aptitude n'est aucunement possible qu'avec des valeurs humaines sûres, solides, profondément ancrées ! Va vers eux ! Ils en ont sûrement assez à t'ouvrir autant les yeux que l'esprit ! Cherche surtout à comprendre comment peut-on sympathiser et dialoguer avec les métaux afin de leur donner des ordres. Reviens nous édifier ! »

Il était un modeste ouvrier spécialisé, analphabète. Il est mort depuis.

À l'école, je suis devenu lettré. Comme je suis « autodidacte par complexion », au cours de mes différentes lectures (Oh quel plaisir intense et singulier !), j'ai rencontré des « Prophètes laïcs ». Des faisceaux de lumière m'ont happé, ébloui et subjugué ! J'ai copulé. Ils m'ont engrossé.

Un bon livre, pour moi, est un Mohamed Ali ganté sur un ring. Il me fait des jeux de jambes, me feinte, m'assène des coups violents : uppercuts, crochets, swings ; me jette dans les cordes et enfin groggy, me met KO debout !

Après chaque KO, je reviens à moi-même, les yeux dessillés, prêt à fixer droit dans ses yeux doux, ce vieux monde coriace.

Il faut toujours regarder les réalités telles qu'elles se montrent à nues, non telles que les autres voudront qu'elles soient.

Je juge maintenant tout, absolument tout, uniquement à la lumière des lois naturelles. Elles sont inusables, immuables et éternelles et dénuées de tout mensonge. La nature ne ment jamais et ne garde rien de superflu ! « Les beaux yeux » qui m'étaient donnés, sont désormais crevés. À examiner la société avec ces yeux-ci, elle se brouille. On s'embrouille et se perd dans les « miasmes morbides » du quotidien. Ainsi, on tombe dans la honte et la pénitence. Et on devient son propre bourreau. Et on dresse finalement, pour les autres et pour soi-même, un bûcher ardent !

Vie : (d'après le petit Larousse) n. f.

Ensemble des phénomènes (nutrition, assimilation, croissance, reproduction... commune aux êtres organisés et qui constitue leur mode d'activité propre, de la naissance à la mort).

Tout être qui incarne la vie, la subit impérativement. La vie a besoin de tuer et d'ingérer d'autre vie pour prospérer, évoluer et s'imposer. Cette activité ne souffre d'aucune restriction. Elle est aussi nécessaire que contraignant au-delà de toute considération éthique ou morale. Dans cette œuvre, chaque vivant ne pense qu'à soi-même, rien qu'à soi. Cet égoïsme effréné est l'essence même de la vie. L'égoïsme, né d'un instinct sauvage et aveugle, tarit la source de toutes les vertus !

La morale signifie limite. La nature est-elle limitée ?

Le but ultime de la morale est de museler complètement nos multiples instincts, aussi virulents que voraces. Ces appétits naturels, perturbent sans cesse l'ordre social apparemment bien établi. Mais ces ressorts innés, cette énergie vitale est aussi implacable ! L'homme subit incessamment et sans ménagement ses assauts. Beaucoup de personnes dignes de foi, respectables et respectés, deviennent facilement la proie de ces passions et subissent, à cause d'eux, des châtements ou des humiliations irrémédiables.

Heureux celui qui peut faire l'effort de les regarder en face, les tutoyer et tenter les éclairer davantage avec l'appétit de lumières de l'esprit.

« Le néant ? Ce mot n'a aucune correspondance en bamanan. Me répondit-il sèchement. La foi est la base de toutes les religions. Sans une croyance profonde, aucune religion ne marcherait. Toute chose ou fait a une origine et un sens, chez nous. Dans les croyances en général, un Dieu devient omniscient, omnipotent, omniprésent... en créant. Avec cette action, il se fait Dieu tout-puissant. Son monde créé, à l'instar de lui-même, surgit du néant ! Ainsi il se manifeste, s'impose, impose des règles immuables et indiscutables. Ses créatures, dans une ferveur sans commune mesure, le vénèrent et l'implorent. Ils sont les Dieux créateurs. Je ne leur conteste pas du tout cette croyance.

Chez le Bamanan – son nom même témoigne (celui qui récuse un créateur –, il n'y a pas un Dieu ex nihilo qui crée un monde pour un but déterminé. Le Bamanan, conscient de sa propre fragilité et de celle de ce monde, crée avec une foi profonde, son propre Dieu à sa mesure. Ce Dieu-compagnon créé par le verbe et le sang, entre du coup en contact avec les Intelligences infinies. Les Forces qui ont ordonné, qui ordonnent et qui ordonneront le cosmos visible et invisible. Ces Forces organisatrices, dans leur quête majestueuse, sont très éloignées de nos petites préoccupations quotidiennes. En clair, elles nous sont inaccessibles ! Avec ce contact direct, notre Dieu-compagnon aussi, est imprégné de toute-puissance. L'exercice de toute-puissance est au-delà des forces et de la sagesse humaine. Cette qualité octroyée à notre fétiche, rend le Spirituel intuitionnable pour nous. Il devient nous : nous partageons la même langue et la même vision du monde. Il nous assiste au jour le jour. C'est nous qui créons les Dieux, pas le contraire ! », dit le chasseur-féticheur-guérisseur-devin, en me fixant droit dans les yeux.

Cotonnade ocre parsemée d'amulettes, couvre-chef à quatre cornes, queue de je ne sais quel animal au poing, son aspect fondait son autorité. Il nous reçut encore (ma mère et moi) parmi ses trophées de chasse et une multitude de petits canaris remplis de décoctions. Il malaxa et jeta douze cauris. Il les observa longuement. « Ton fils est dans les mailles du filet d'une sorcière, déclara-